

KAWAKAMI Hiromi

LES DIX AMOURS
DE NISHINO

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Années douces
Cette lumière qui vient de la mer
La Brocante Nakano
Manazuru
Le temps qui va, le temps qui vient

Titre original : *Nishino Yukihiko no koi to bôken*

© 2003, Kawakami Hiromi

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0891-2

La crème glacée

Minami était âgée de sept ans à l'époque.

C'était une enfant réservée. Elle passait son temps à faire des origamis de ses doigts graciles : un orgue, une belle-de-jour, une perruche, un petit plateau monté sur pieds... Elle confectionnait sans se lasser toutes sortes d'objets, qu'elle rangeait ensuite délicatement dans une boîte en carton tapissée de papier gaufré. J'étais très jeune quand je l'avais mise au monde.

Minami avait sept ans, moi, je n'avais pas encore atteint la trentaine, et il m'arrivait de la trouver insupportable à certains moments. Quand mon énervement s'était dissipé, j'éprouvais comme une démangeaison au cœur et je serrais avec force l'enfant dans mes bras. Ma jeunesse se heurtait à la fragilité de Minami que j'imaginai aussi vulnérable qu'un nourrisson, et peut-être était-ce cet amalgame subtil qui provoquait mon irritation. Quand je la serrais contre moi, elle se laissait faire sans un mot. Depuis son plus jeune âge, c'était une enfant qui avait l'habitude de rester silencieuse.

A cette époque, j'étais amoureuse.

L'amour, qu'est-ce que c'est au fond ? J'aimais quelqu'un qui avait au bas mot dix ans de plus que

moi, un homme qui s'appelait Nishino. Il m'avait tenue dans ses bras un nombre incalculable de fois.

La première fois qu'il m'a enlacée, je suis restée sans rien dire, comme Minami. J'ai gardé le silence, sans penser que les choses pouvaient devenir de l'amour ou de la tendresse, que sais-je. A chacune de nos rencontres, mon attirance pour Nishino s'intensifiait, mais lui restait toujours le même.

Qu'est-ce que l'amour ? On a le droit d'aimer, on n'a pas celui d'être aimé. J'étais tombée amoureuse de Nishino mais ce n'était pas une raison pour que lui soit obligé de m'aimer en retour. Je le savais, il n'empêche, le fait qu'il ne m'aime pas avec la même intensité que moi était dur à supporter. Et comme je souffrais, mon sentiment gonflait jour après jour.

Une fois, Nishino a téléphoné un jour où mon mari se trouvait à la maison. Celui-ci m'a tendu le combiné sans un mot. Au moment où je m'en emparais, il a dit doucement : « C'est quelqu'un de la compagnie d'assurances. » Je me suis retrouvée en train de murmurer des petits mots brefs, oui, non, euh, entendu, tandis qu'à l'autre bout du fil, la voix qui contrefaisait celle d'un agent d'assurances disait : « J'ai envie de te prendre dans mes bras, là, tout de suite ! » Je tendais l'oreille pour saisir la voix de Nishino au-delà de ce ton formel, tout en songeant que je ne l'aimais peut-être pas pour de bon.

A côté de moi, mon mari parcourait discrètement des documents. Il savait peut-être tout, comme il pouvait ne pas avoir le moindre soupçon. Tout au long des trois années qu'a duré notre liaison, jusqu'à l'éloignement progressif de Nishino, l'espacement des coups de téléphone et la suspension de nos

rencontres, mon mari n'a jamais posé la moindre question.

Les yeux fixés sur sa nuque soignée, je me contentais de répéter sans fin oui, euh, en effet. Au bout de quelques minutes, Nishino a brusquement raccroché. C'était toujours lui qui coupait la communication. Je n'aimais peut-être pas cet homme, mais indéniablement j'étais éprise de lui.

Il arrivait parfois que j'aille retrouver Nishino en emmenant Minami. C'était lui qui insistait pour que j'amène la fillette avec moi.

« Tant qu'à avoir un enfant, c'est mieux que ce soit une fille », disait-il souvent. Nishino n'était pas marié. Il devait avoir dépassé la quarantaine à ce moment-là. Il avait sept ans de plus que mon mari, mais on ne décelait pas chez lui la moindre trace de ce calme un peu froid qui émanait de ce dernier. S'il donnait l'impression de ne jamais pouvoir se couler dans le moule de la société, il était compétent dans son travail, et je me souviens de l'étonnement qui avait été le mien lorsqu'il m'avait donné sa carte de visite, car j'avais pu me rendre compte qu'il occupait un poste élevé.

Nishino apportait toujours des petits cadeaux à Minami. « Ouvre ! » disait-il. Elle défaisait le paquet en silence. Ses doigts effilés dénouaient le ruban rouge, le papier crépitait.

Un mince porte-pinceau incrusté de nacre. Un chien presse-papiers. Une brioche fourrée couverte d'amandes émincées. Un orgue miniature qui tenait dans la paume de la main. Sans changer d'expression, Minami considérait tous ces cadeaux, et elle s'inclinait. « Je vous remercie », prononçait-elle d'une voix fluette.

Dès le début, Minami n'avait posé aucune question sur Nishino. Elle se contentait de me suivre en me donnant la main et son ombre silencieuse m'accompagnait au rendez-vous. Craignais-je seulement que Minami ne parle de Nishino à son père ? N'espérais-je pas plutôt vaguement qu'elle se laisse entraîner à tout raconter ?

Quand je venais au rendez-vous avec Minami, Nishino ne m'enlaçait pas. Au lieu de ça, il nous entraînait à la terrasse d'un restaurant, et avant que la petite n'ouvre la bouche, il commandait une crème glacée à la fraise, ainsi qu'un café pour lui et pour moi. Quand ce n'était pas la saison, il choisissait un parfait à la banane.

« Il ne faut pas dire *une crème glacée au chocolat*, il faut prononcer *une crème glacéée*, en allongeant », affirmait-il tout en passant la commande. Minami hochait vaguement la tête. Moi aussi, je m'inclinais de façon ambiguë. En même temps, nous échangeons un regard. Elle avait le blanc des yeux bleuté, les prunelles d'un noir profond. Tandis qu'elle gardait ses yeux ronds fixés sur moi, je haussais légèrement les sourcils, et elle m'imitait en esquissant un sourire.

Minami ne finissait jamais sa crème glacée. Pourtant, Nishino prenait toujours pour elle la même chose, à la fraise ou à la banane. « Pour Minami, une crème glacée, n'est-ce pas ? » disait-il d'une voix un peu plus haut perchée que d'ordinaire, tout en épiant la fillette qui gardait la tête baissée.

En sortant du restaurant, invariablement, nous faisons tous les trois ensemble un aller et retour sur le chemin qui longe le parc. Puis nous allions jusqu'à la gare et nous nous séparions devant le contrôle. C'était Nishino qui achetait nos billets. Il nous

mettait à chacune un billet dans la main, un billet normal pour moi, un billet enfant pour Minami.

Quand je me retournais, il se tenait devant le contrôle et agitait la main dans notre direction en souriant. Minami ne se retournait jamais, elle marchait tout droit vers l'escalier. Cela n'empêchait pas Nishino d'agiter la main à son intention. Il agitait la main pour nous deux, pour l'intervalle qui était entre elle et moi.

C'est au printemps de l'année de ses quinze ans que Minami a dit : « Dis, maman, monsieur Nishino était un homme plein de mystère, tu ne trouves pas ? »

La dernière fois que nous nous étions vus, Nishino et moi, c'était en hiver. L'année où Minami a eu dix ans, je l'ai quitté. A ce moment-là, je n'avais pas expliqué à ma fille les raisons pour lesquelles nous avions cessé de nous voir, et elle ne m'avait plus jamais parlé de lui.

Cela me rappelle qu'à force de venir avec moi quand j'allais retrouver Nishino, Minami avait fini par pouvoir rire aux éclats en sa présence. Quand elle s'apercevait que je la regardais rire, elle s'arrêtait d'un air gêné. Puis elle émettait quelques petits éternuements.

Quand Minami a atteint sa quinzième année, il ne m'arrivait presque plus jamais de penser à Nishino. Lorsque ce nom de *Nishino* a brusquement franchi ses lèvres, au printemps de cette année-là, mon cœur s'est mis à retentir de toutes sortes d'échos. C'était comme si, pour la première fois depuis longtemps, une pointe perçait l'intérieur de mon être, qui se dégonflait soudain comme un ballon.

« Monsieur Nishino et toi, vous étiez amants, n'est-ce pas ? » a demandé Minami en me regardant droit dans les yeux.

On ne comprend plus quand on se met à réfléchir. Même du temps où je le fréquentais régulièrement, je n'analysais pas la nature de nos relations. Etions-nous amoureux l'un de l'autre ? Est-ce que je l'aimais ? Un homme du nom de Nishino avait-il vraiment existé ? Je ne savais plus.

Minami a murmuré doucement, comme si elle fredonnait : « Quand il me disait *ma petite Minami*, c'était comme si j'avais la paume de la main toute poissée de peinture. Impossible de faire disparaître la trace malgré tous mes efforts ! »

L'année précédente, Minami avait commencé à grandir. Les bras, les jambes, ses membres s'allongeaient à n'en plus finir. De nouvelles cellules affluaient à l'intérieur de son corps. La croissance est un phénomène d'une grande violence, j'allais jusqu'à m'imaginer que les cellules dont elle était constituée s'étaient transformées en quelques jours.

« Après qu'on s'était quittés, je me sentais mal à l'aise un certain temps, parce qu'il me restait comme une marque indélébile de sa présence.

— Sa présence ?

— Quelque chose d'aigre-doux, un je-ne-sais-quoi de nostalgique...

— Minami, si on allait manger une crème glacée ? Il y a si longtemps ! » J'avais imité la façon de parler de Nishino, en allongeant le *é*, et Minami a ri.

« Je me demande si... enfin, tu crois qu'il va bien, monsieur Nishino ?

— Oui, sûrement.

— Le chien presse-papiers, si tu savais comme ça m'avait fait plaisir ! »

Même après notre rupture, Minami n'avait jamais cessé de se servir de cet objet en argent que Nishino lui avait offert et dont elle prenait grand soin. Elle l'avait baptisé Koro, et il lui arrivait même de temps à autre de l'astiquer.

« Les brioches fourrées recouvertes d'amandes émincées étaient délicieuses aussi ! »

Nishino savait choisir avec finesse ce qu'il offrait. Une fois seulement, il m'avait fait un cadeau. C'était un petit grelot en argent. Quand je l'avais mis dans ma main, il avait tinté avec un son clair.

Surtout, Natsumi, porte-le toujours sur toi ! avait recommandé Nishino en riant. Comme ça, je pourrai savoir où tu es. Et ça t'avancera à quoi ? avais-je dû demander. Si tu me trouves, tu t'enfiras ? Comme la souris qui avait tenté d'accrocher un grelot au cou du chat ? Mais non, tu n'y es pas. Je t'attraperai, Natsumi, et tu ne pourras pas t'enfuir, je saurai toujours où tu es, de telle sorte que tu ne pourras pas m'échapper.

Les paroles de Nishino m'avaient fait légèrement rougir.

La fois suivante, j'avais attaché le grelot à une chaînette que j'avais passée à mon poignet. Tout le temps que Nishino m'avait tenue dans ses bras, le grelot avait doucement tinté. Je ne te lâcherai pas, avait dit Nishino.

Où avait-il bien pu passer, ce grelot ? Me souvenant de la façon dont Nishino m'étreignait, j'ai eu un instant de nostalgie, mais décidément, j'étais incapable de me souvenir de quelle manière j'étais amoureuse de lui.

« Tu sais, Minami, Nishino racontait qu'il voulait te donner un rendez-vous quand tu serais grande... ai-je dit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'est écriée Minami presque en même temps.

— Eh oui, c'était un homme comme ça, tu vois.

— C'était un sale type, si ça se trouve...

— Mais non, tout simplement du genre qui veut qu'on le gâte et qu'on le chouchoute, sûrement !

— Ridicule ! »

Mais le ton de Minami était tendre. Bien qu'elle n'en eût sans doute pas conscience, elle avait une attitude câline.

« Tu es amoureuse en ce moment ?

— Non, je n'ai personne », a répondu Minami machinalement en se levant. Le visage fermé, elle s'est dirigée à grands pas vers l'escalier qu'elle a monté en sautant les marches, et elle a claqué la porte de sa chambre.

Avec quels yeux Minami voyait-elle Nishino à cette époque ? De son corps qui montait l'escalier émanait l'odeur douceâtre particulière à l'adolescence. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu envie d'entendre de nouveau la voix de Nishino. D'une autre manière que quand elle avait sept ans, ma fille de quinze ans m'a profondément énervée, car à cause d'elle je me retrouvais plongée dans un état dont j'avais perdu le souvenir.

Minami a eu vingt-cinq ans.

Apparemment, elle est tombée amoureuse plusieurs fois. Mais elle ne disait jamais rien. Tout comme elle faisait des pliages en silence quand elle était petite, elle aimait en silence, en silence son amour s'éteignait.

Une quinzaine d'années avaient passé depuis que j'avais quitté Nishino. Ce n'est qu'après tout ce temps que j'en étais venue à pouvoir me souvenir nettement de lui.

Tout particulièrement ces derniers temps, sa voix, son physique, les mots qu'il prononçait me revenaient fréquemment en mémoire. Comme quelqu'un qu'on a à côté de soi. C'était si fréquent que j'avais fini par me dire qu'il n'était plus de ce monde.

Je me souviens que Nishino disait à tout propos : « Quand je mourrai... » Il prenait alors une voix attendrissante. Je m'étonnais de temps à autre lorsque je prenais conscience que Minami avait à présent l'âge que j'avais, enfin presque, à l'époque où je le fréquentais.

Il arrivait à Nishino de déclarer : « Pour dire la vérité, je voudrais me marier ! »

Quand je répliquais : « Je ne vois pas ce qui t'en empêche », il me demandait : « Natsumi, tu veux bien m'épouser ? »

Je savais qu'il n'était pas sérieux, et je me contentais à chaque fois de secouer la tête.

« Tu me déçois. C'est pas marrant ! » disait-il d'un ton gai, et j'avais un pincement au cœur. Je faisais semblant de ne rien savoir, mais à l'époque où nous nous sommes connus, Nishino était toujours entouré de plusieurs ombres féminines. C'est ce qui lui permettait d'avoir la cruauté de me parler de mariage.

« Ecoute, Natsumi, quand je mourrai, j'irai près de toi, avait-il dit une fois.

— Quoi ?

— Au moment de mourir, je voudrais que tu sois près de moi, à mes derniers instants.

— Tu dois dire la même chose à toutes les autres, non ? » avais-je répliqué avec légèreté, mais Nishino, sans quitter son air grave, avait répondu : « Ne crois surtout pas ça ! »

« Maman, il y a quelqu'un dans le jardin ! » a dit Minami en m'appelant.

C'était vendredi aujourd'hui, mais elle était à la maison depuis le matin car elle avait pris un congé. Il lui arrivait de ne pas aller travailler, sans m'en donner la raison. Qu'est-ce que tu as ? Mais elle s'est contentée de sourire en silence.

J'eus l'intuition que c'était Nishino.

Je venais de mettre à cuire un potiron et la cuisine était envahie d'une odeur sucrée. Le vieux frigidaire faisait du bruit.

Moi, debout devant l'évier, j'ai dit : « Minami, va voir ! »

J'ai entendu le glissement de la porte coulissante qui ouvre sur le jardin. Au bout d'un moment, le *clac clac* des sandales de bois qui foulaient les dalles a retenti. Bientôt, le silence est revenu. Le vent a fait bruire les herbes.

Puis, tout s'est tu.

« Maman, viens ! »

En même temps que me parvenait la voix de Minami, le frigidaire s'est mis de nouveau à ronronner.

« Non, je ne viens pas », ai-je répondu lentement de la fenêtre de la cuisine.

J'ai regardé dans le jardin à travers le grillage qui protégeait la fenêtre.

Une silhouette était assise au milieu des herbes touffues.

En transparence, on distinguait le paysage. L'homme semblait ne faire qu'un avec l'herbe. Accroupie, Minami scrutait son visage.

Un grand calme émanait de la silhouette. De son vivant, Nishino était nettement moins posé. Tantôt il se passait la main dans les cheveux, tantôt il battait des paupières, de l'air de ne jamais réussir à s'adapter à l'atmosphère qui l'entourait.

« De l'eau ? interrogeait Minami. Vous voulez boire ? »

L'ombre a eu un hochement de tête ténu.

Minami et l'ombre de Nishino étaient éloignées de la cuisine où je me trouvais, pourtant, mes yeux distinguaient nettement le mouvement de leurs corps.

J'ai ouvert le robinet et rempli un verre au bord fin. J'ai marché précautionneusement jusqu'à la porte coulissante, en faisant bien attention de ne pas renverser une seule goutte.

Minami m'attendait, debout sur les dalles du jardin.

« Dis, qu'est-ce que ça signifie ? a demandé Minami.

— Tu as plus ou moins deviné, non ? ai-je répondu à voix basse.

— C'est... c'est monsieur Nishino ?

— Oui, sûrement.

— Il est mort ?

— Oui, enfin, je pense. »

Nous nous sommes regardées furtivement. La clochette suspendue à l'auvent a tinté. Nishino s'est renversé dans l'herbe.

« Tu ne crois pas que c'est plutôt toi qui devrais... a tenté de dire Minami en prenant le verre que je lui tendais.

— Non, donne-lui, toi, s'il te plaît.

— Tout de même...

— Je t'en prie. »

Minami a pincé les lèvres, puis elle a marché vers Nishino avec mauvaise grâce. L'eau se soulevait, débordant même un peu. Minami a tendu le verre à Nishino avant de s'accroupir à côté de lui. Il a pris le verre entre ses mains et l'a vidé soigneusement.

« Il en veut un deuxième ! est revenue me dire Minami en me tendant le verre, d'un air de reproche. Maman, tu ne veux vraiment pas aller lui donner ? »

Quelques petites libellules volaient d'une herbe à l'autre. Ici, trèfle des chats, là, poivre d'eau. De l'en-droit où il était assis, Nishino regardait dans ma direction. Ses lèvres ont remué, mais je n'ai pas pu saisir ce qu'il disait. Je suis retournée à la cuisine et j'ai rempli le verre une nouvelle fois.

« Maman, pourquoi Nishino est-il venu ? » a demandé Minami. Je me suis contentée de secouer la tête en silence.

Après avoir vidé le second verre, Nishino s'est allongé sur l'herbe. Minami a sorti de la remise un vieux fauteuil de jardin qu'elle a posé à côté de lui, puis elle a ôté ses sandales et s'est assise. Par moments, ils échangeaient quelques mots.

« J'ai beau lui demander pourquoi il est venu, il ne répond rien, a lancé Minami dans ma direction, d'une voix où se mêlaient des soupirs.

— Il avait dit qu'il viendrait, tu comprends... » ai-je répondu faiblement en m'asseyant au bord de la galerie extérieure.

Les yeux fermés, Nishino s'est mis à fredonner, sans se redresser. Ce que je ressentais quand j'étais amoureuse de lui a repris vie en moi avec des

contours nets. Ses tempes grisonnaient, le coin des yeux et les commissures des lèvres étaient ridés. C'était le visage d'un homme ayant largement dépassé la cinquantaine.

« Nishino ! » ai-je appelé pour la première fois.

Il continuait à fredonner. Il m'a semblé que c'était *La chanson de la grève*¹. A côté de lui, Minami chantonnait pour l'accompagner. *Demain, sur la grève...* Moi aussi, sans changer de place, j'ai fredonné tout doucement.

Si demain je vais errant au hasard sur la grève, le passé viendra furtivement revivre dans ma mémoire.

« Voilà des paroles vraiment sur mesure, trop même ! » ai-je lancé en m'efforçant de prendre une voix gaie. Nishino s'est redressé lourdement et a ri d'un air gêné.

« Natsumi, je suis venu ! a dit Nishino d'une voix claire en me faisant un signe de la main.

— C'est vrai, tu es là, ai-je dit en restant debout, sans répondre à son invitation à m'asseoir à côté de lui.

— J'avais promis, Natsumi, je t'avais fait la promesse de revenir ! »

Je retrouvais son intonation. Il parlait d'un ton bien à lui, légèrement complaisant.

De l'air de quelqu'un qui renonce à comprendre, Minami s'est enfoncée dans son fauteuil de jardin, les bras autour des genoux.

« Tu as eu une fille, en fin de compte ? ai-je demandé, sans me rapprocher de lui.

— Je ne me suis jamais marié, tu sais. »

1. Chanson très connue, composée en 1916.

Des libellules et des papillons volaient en tous sens. Il y en avait même qui se posaient sur l'épaule de Minami ou sur son bras. Le vent léger faisait tinter le grelot.

« Tu es devenue très jolie, a dit Nishino en plissant les yeux. Je regrette de n'avoir pas pu tenir ma promesse de te donner rendez-vous.

— Mais je n'avais rien promis du tout, moi, a répliqué Minami, d'un ton légèrement agressif.

— Il ne s'agissait pas de se retrouver pour manger une crème glacée. Je voulais te donner un rendez-vous plus... un rendez-vous d'adulte ! » Décidément, il allongeait la dernière voyelle.

« Vous savez, monsieur Nishino, je dois vous avouer que je n'aimais pas les parfaits, a dit Minami d'un ton espiègle.

— Tu m'en diras tant ! « Avançant la main, il a caressé d'un geste furtif le bras nu de Minami. Libellules et papillons se sont envolés d'un seul mouvement.

« Nishino ! » ai-je appelé doucement. Il s'est redressé pour s'asseoir bien droit, puis il a tendu la main vers moi.

« Viens, Natsumi ! a-t-il dit en me regardant avec des yeux implorants, des yeux de chien fidèle.

— Non, il n'est plus temps. C'est fini, je n'ai plus besoin d'aller vers toi... ai-je répondu doucement.

— Je t'en prie, Natsumi, je suis si triste !

— Moi aussi, je suis triste.

— Minami, tu ne ressembles pas à ta mère. Tu es jolie, toi aussi, mais Natsumi était plus belle », a dit Nishino en changeant de ton.

Ce genre d'attitude était bien de lui. Minami a étouffé un rire. Puis elle a dit en chantonnant, j'ai les

yeux de papa, le nez de maman et la bouche de grand-mère !

« Maman, ne reste pas là, viens. Monsieur Nishino va bientôt s'en aller, tu sais, j'en suis sûre ! » Comme pour s'accorder avec la voix de Minami, les feuilles des hortensias qui n'étaient pas taillés ont tremblé. Pieds nus, je suis descendue au jardin. Du gravier s'est collé sur la plante de mes pieds. Mes mollets ont touché des herbes rugueuses.

« Ton mari va bien ? a demandé Nishino, dans une posture presque cérémonieuse.

— Rien ne se passe, la vie s'écoule chaque jour sans incident.

— Que veux-tu de plus ? C'est ça, l'essentiel ! » Au même moment, Minami a éternué. Puis elle a lancé : voilà un homme qui revient te voir après sa mort, et tout ce que vous trouvez à vous dire tous les deux, c'est des banalités, du blabla quotidien, c'est malin ! Elle a éternué trois fois de suite.

« C'est gentil d'être venu me voir, ai-je dit en m'approchant de Nishino, et j'ai mis ma joue contre la sienne.

— Puisque je te l'avais promis...

— Je ne te savais pas aussi strict !

— Je n'en donne peut-être pas l'impression, avec mon allure plutôt nonchalante, mais dans mon cœur, je ne transige pas ! »

Tout en lui faisant remarquer que décidément, il restait toujours le même, j'ai posé un baiser sur sa joue. J'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer, mais il n'en a rien été.

« Comme j'aimerais être enterré dans ce jardin... a dit Nishino d'un air grave.

— Impossible ! a dit Minami en pouffant.

— Tu as raison, c'est impossible. »

Ne te force pas, Nishino, ne te donne pas tant de peine ! ai-je murmuré dans mon cœur. Tu es venu, cela me suffit, je suis si contente !

« J'y suis ! Fais-moi une tombe au moins ! a dit Nishino, du même ton que celui qu'il avait autrefois pour commander les crèmes glacées.

— Une tombe ? s'est écriée Minami.

— Une tombe comme celle d'un poisson rouge, oui, ça serait très bien. »

J'ai regardé Nishino : il avait un air que je lui connaissais bien, celui d'un enfant grondé par sa mère.

« D'accord ! » ai-je répondu, et je l'ai un instant entouré de mes bras.

Nishino est resté dans le jardin jusqu'à ce que le soleil commence à décliner.

J'ai regagné la cuisine et j'ai fait de la friture. Minami n'a pas quitté Nishino, jusqu'au dernier moment. Pendant que je jetais l'huile surchauffée, je l'ai entendue pousser un cri.

Il est parti, me suis-je dit.

Quelques instants après, Minami est venue dans la cuisine et, les yeux baissés, elle a murmuré : « Voilà, il est parti ! »

Ça y est, il est parti ! ai-je répondu intérieurement, puis je me suis mise à chercher une pince dans un tiroir. J'ai sorti d'une grande boîte en bois les paquets de nouilles très fines qu'elle contenait, et j'ai arraché les clous aux quatre coins. J'ai démonté la boîte et posé à côté de l'évier la plus petite planche rectangulaire. Puis j'ai sorti la pierre à encre dont se servait Minami au collège pour les cours de calligraphie, j'ai

mouillé la pierre et tracé à l'aide d'un gros pinceau l'inscription : *Ci-gît Nishino*.

Je suis allée au jardin et j'ai enfoncé dans la terre la petite planche à côté de la tombe des poissons rouges et du chat.

A cette époque, je t'aimais vraiment, Nishino, ai-je dit avec ferveur en joignant les mains. Minami s'est accroupie à côté de moi.

Nous sommes restées ainsi un certain temps toutes les deux, les yeux fermés.

« Un de ces jours, on ira manger une crème glacée, hein ? » ai-je dit à Minami en me relevant lentement, et elle a hoché la tête en silence.

Libellules et papillons avaient disparu. Quelque part au loin, on a entendu le tintement léger d'un grelot.

Dans l'herbe

J'ai enterré quatorze bougies.

A l'aide d'une petite pelle au manche branlant, je creusais la terre humide.

Quand on a dépassé d'une trentaine de pas les buissons d'herbes folles qui, l'été, poussent si haut qu'elles arrivent à hauteur des épaules, on découvre au bout du terrain vague quelques arbres. Un magnolia. Un camphrier. Je ne connais que ces deux espèces. Quant aux autres, masse confuse dont les branches se dressent vers le ciel, ils laissent tomber de petits glands à l'automne.

Autour des arbres, les herbes deviennent clairsemées. C'est à cet endroit que j'ai creusé la terre avec ma pelle. Près des racines du camphrier. Quand le trou a atteint une dizaine de centimètres de profondeur, j'ai aligné quatorze petites bougies. J'ai refermé le trou avec la même terre. Une fois les bougies recouvertes, j'ai soigneusement aplani la surface, je me suis relevée et j'ai tapé avec mes semelles jusqu'à ce que toute trace soit invisible. Mes pieds ont longtemps foulé la terre jusqu'à ce que je ne puisse plus moi-même remarquer qu'il y avait un trou, avec des bougies dedans. Je me suis reculée pour voir. Le sol

était très légèrement boursofflé. Ça ira, me suis-je dit, et j'ai repris mes chaussures que j'avais laissées sur l'herbe, celles que je mets pour aller en cours. J'ai enfoui la pelle dans un sachet en plastique que j'ai fourré dans ma sacoche. J'ai quitté le terrain vague à grandes enjambées, en écartant sans précaution les mauvaises herbes. De tous côtés retentissait le chant des insectes de l'automne. J'ai marché sans m'arrêter jusqu'à la maison.

J'ai eu quatorze ans hier. Les bougies étaient celles qui décoraient mon gâteau d'anniversaire. Hier au soir, je les ai toutes soufflées d'un seul coup. Mon père a applaudi. Puis nous avons découpé le gâteau et nous l'avons mangé à belles dents. En silence, nous avons enfourné tous les pétales de rose faits de crème au beurre.

« C'est délicieux ! » ai-je dit, et mon père a hoché la tête en relevant les coins de sa bouche. En réalité, le gâteau n'était pas bon du tout.

C'est la cinquième fois que je fête mon anniversaire toute seule avec mon père. Ma mère a quitté la maison la semaine qui a précédé mes dix ans. Après son départ, pour la première fois, j'ai fêté mon anniversaire en tête-à-tête avec mon père. Comparé au gâteau que m'achetait ma mère, celui de mon père était tout ce qu'il y a d'ordinaire. Le gâteau que commandait ma mère était plus moelleux, recouvert de crème et il y avait même du chocolat dessus. Le nombre des bougies ne correspondait pas à celui des années, il y en avait toujours trois, je ne sais pas pourquoi. Une semaine avant, ma mère prenait exprès le train pour aller passer la commande dans une pâtisserie située dans un quartier plus central.

Mon père n'a pas cherché à m'expliquer pourquoi ma mère était partie. Il n'a plus jamais parlé d'elle. Mais ma tante Namiko, du côté de mon père, s'est laissée aller un jour à parler et j'ai compris que ma mère nous avait quittés pour suivre un homme.

Evidemment, je ne dis pas à mon père que je suis au courant. Ma mère n'existe plus, ni pour moi, ni pour lui. Depuis le jour où elle est partie. Et à jamais.

Je connaissais depuis longtemps l'existence du terrain vague. Les arbres au fond étaient un lieu de prédilection pour les lucanes. En primaire, dès que les grandes vacances commençaient, les garçons se levaient de bon matin pour aller en attraper. Je me mêlais à eux, il m'arrivait d'en prendre un petit. A cette époque, il y avait partout des parcelles en friche autour de la maison et l'endroit où j'ai enterré les bougies n'était qu'un terrain vague comme un autre.

En l'espace de quelques années, de nouvelles maisons ont surgi les unes après les autres et les terrains vagues ont fini par disparaître. Les insectes aussi sont de plus en plus rares. A présent, il ne reste plus comme vaste étendue que l'endroit que j'ai cité.

Après mon entrée au collège, j'ai pris l'habitude de m'y attarder un peu en rentrant de classe, je n'y rencontre pour ainsi dire jamais personne. Les enfants ne s'amuseraient-ils plus dans les terrains vagues ? C'est devenu un désert où ne s'aventurent parfois que les sauterelles.

La première fois que j'ai enterré quelque chose dans le terrain vague, c'était Colin, mon poisson rouge.

Je l'avais mis dans le bocal qui est dans l'entrée. Avant, il contenait deux poissons rouges que j'avais rapportés de la fête du quartier.

L'un avait de gros yeux globuleux, l'autre était tout rouge. Je les avais attrapés avec une épuisette à l'étalage d'un stand un soir de fête. Je portais à bout de bras le sac en plastique où on me les avait mis, je m'étais arrêtée avec ma mère chez un marchand qui vendait des poissons des tropiques, où elle m'avait acheté un bocal rond, bleu clair, avec un bord ondulé.

Tous les jours, je donnais à manger à mes deux poissons rouges que j'avais appelés Rougon et Macquart. Rougon, c'était le rouge. J'avais choisi les noms avec ma mère. Tous les jours, je leur donnais à manger.

Mais ils n'ont pas vécu longtemps. Est-ce que je les avais trop nourris ? Ou bien avaient-ils déjà déperé dans l'aquarium du marchand de la fête ? Le troisième jour, Macquart exhibait son ventre à la surface du bocal, le quatrième jour, c'était le tour de Rougon. Mes deux poissons rouges, l'un après l'autre.

Le soir du troisième jour, le soir du quatrième aussi, j'ai pleuré à chaudes larmes. Le matin du cinquième jour, j'avais les paupières si gonflées que mon père m'a dit : « Ma pauvre Shiori, on dirait que tu as appelé sur toi la malédiction des poissons rouges ! »

J'ai hurlé : « Espèce de monstre ! » et ma mère m'a grondée. « Qu'est-ce qui te prend de parler à ton père sur ce ton ? »

Ce jour-là, en rentrant de l'école, j'ai découvert dans le bocal de l'entrée un poisson rouge plus gros que Rougon et Macquart.

Je me suis précipitée dans la cuisine et j'ai demandé à ma mère : « Qu'est-ce que ça veut dire, le

poisson de l'entrée ? » Elle m'a répondu d'un ton un peu solennel : « Je l'ai acheté chez le marchand de poissons des tropiques. »

Mon père, lui, aurait sûrement répondu quelque chose comme : « Rougon et Macquart s'ennuyaient si fort sans toi, Shiori, qu'ils se sont unis au paradis et... voilà ce que ça a donné ! »

« Tu crois qu'il vivra longtemps cette fois ? » ai-je demandé. Ma mère a réfléchi un moment, puis elle m'a répondu : « Je ne sais pas, en tout cas, j'ai demandé au marchand de m'en donner un vigoureux. Je pense qu'il vivra longtemps. Mais on ne peut être sûr de rien... »

— Ça serait bien qu'il vive longtemps ! » ai-je dit, et ma mère a fait oui de la tête.

C'est ma mère qui l'a baptisé Colin, parce qu'il était de la grosseur d'une laitance de ce poisson.

Il est mort l'année qui a suivi son départ. Je l'ai donc gardé un peu plus de deux ans. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne voulais pas le mettre dans le jardin, et je suis allée l'enterrer dans le terrain vague. Avec la même pelle que celle que j'ai utilisée pour les bougies, j'ai creusé un petit trou près de l'entrée du terrain.

Comme l'automne touchait à sa fin, les mauvaises herbes étaient clairsemées. Toute seule, tandis que je maniais ma pelle, j'ai murmuré plusieurs fois : « Je prie pour le salut de Colin. » Je souffrais en prononçant ce nom, car il me rappelait ma mère. Mais il va sans dire que le poisson n'était en rien responsable de s'appeler ainsi.

Je ne sais pas si deux ans représentent une longue vie pour un poisson rouge.

Par la suite, j'ai enterré plusieurs choses dans le terrain vague.

Onze bougies. Une bague de pacotille. Un peigne en buis qui était resté dans la coiffeuse de ma mère. Douze bougies. Des comprimés antidouleur. Treize bougies. Une petite figurine en forme de grenouille. Une tasse ébréchée.

Il y avait tout aussi bien des choses qui avaient un rapport avec ma mère que d'autres sans le moindre lien. Je me rappelais à la fois l'endroit et les choses que j'avais enterrées.

La semaine qui a suivi l'enterrement de mes quatorze bougies, j'ai reçu une lettre.

Avant de quitter l'école, en ouvrant le meuble où on range les chaussures, j'ai remarqué une grande enveloppe blanche. Elle n'était pas comme celles que les autres filles de ma classe ou moi utilisons couramment, en papier glacé marron, vert ou rose, c'était une enveloppe dont se servent les grandes personnes, dans le genre administratif.

On avait écrit à l'encre noire *Mademoiselle Shiori Yamagata*. Au dos, on pouvait lire *Tôru Tanabe*.

Ni le nom ni l'écriture ne me disaient quelque chose. Je parle d'écriture, mais les seules que je connaisse sont celle du professeur quand il écrit au tableau, celle de Tôko ou encore de Chie, quand on se prête nos cahiers.

Mon nom était en grosses lettres et d'un tracé vigoureux.

J'ai enfoui la lettre dans mon cartable et j'ai marché vers le terrain vague.

L'été avait pris fin, mais les herbes foisonnaient encore. Je me suis assise comme je le fais toujours sur la pierre à côté du magnolia, et j'ai ouvert la lettre.

Chère Shiori,

Pardonnez-moi de vous adresser cette lettre de façon soudaine.

Je m'appelle Tôru Tanabe, je suis un élève du groupe C de deuxième année.

Je n'ai jamais eu l'occasion de me trouver dans la même classe que vous, mais je vous connais depuis la cérémonie d'entrée.

Ne voulez-vous pas aller au cinéma avec moi un de ces jours ?

Je suis dans la section scientifique.

Les appareils téléguidés sont mon passe-temps favori.

J'ai préféré vous écrire d'abord pour que vous ne soyez pas surprise par une invitation à brûle-pourpoint.

Si cela ne vous déplaît pas, je compte vous inviter la prochaine fois.

*Amicalement,
Tôru Tanabe.*

Mon nom au début et le sien à la fin étaient à l'encre bleue, le reste du texte était écrit en noir. Tout en me demandant si les noms n'avaient pas été ajoutés en dernier, j'ai relu la lettre trois fois.

Je ne suis pas particulièrement du genre dont les garçons raffolent. Contrairement à Chie, je ne change pas d'« amoureux » tous les deux ou trois mois, je ne suis pas non plus comme Tôko qui quitte l'école juchée sur la bicyclette de son cher Kitabayashi. S'il m'est arrivé d'aller au parc d'attractions ou au cinéma avec un garçon, cela n'a donné naissance à aucun lien particulier avec personne. Une ou deux sorties, et ça s'arrêtait là.

Moi-même, je ne me trouve pas très attirante. Pour dire la vérité, je ne comprends pas bien ce qu'il y a d'agréable à se trouver en compagnie d'un garçon. Passe pour Chie qui fréquente des garçons différents, mais Tôko qui s'est fixée sur Kitabayashi et qui est toujours avec lui, alors, là, ça dépasse mon entendement.

« Tu verras, Shiori, quand tu tomberas amoureuse d'un garçon, tu comprendras, je t'assure ! prétend Tôko.

— Tu crois ? » dis-je, mais j'ai l'intuition que jamais je ne pourrai devenir comme elle.

J'imaginai naturellement que la voie toute tracée devant elle, c'était d'aimer pour de bon un homme, de se marier, d'avoir des enfants, des petits-enfants, et pour finir, de mourir paisiblement entourée de tous. La vie qui m'attendait serait certainement différente, enfin, c'était mon impression. Sans doute, j'aurais des histoires d'amour, des enfants aussi, un jour, mais il me semblait que les choses se présenteraient d'une manière mystérieuse, comme elles pouvaient d'ailleurs ne pas se présenter du tout. Oui, voilà la vie que je m'imaginai.

« Voyons, Shiori, comment peux-tu parler de la sorte, toi qui n'es qu'en deuxième année de collège ? a dit Tôko en riant.

— Figure-toi que nous ne sommes pas aussi simplistes que tu le crois ! » a déclaré Chie, l'air fâché.

J'ai replié soigneusement la lettre de Tôru et je l'ai remise dans son enveloppe blanche. Je l'aimais bien, sa lettre. J'étais certaine que j'accepterais s'il m'invitait. Quant à me demander ce qui se passerait ensuite, c'était presque une corvée d'y penser.

On irait peut-être une fois ou deux au cinéma, on entrerait dans un café, on s'amuserait dans un *game center*. On irait aussi, pourquoi pas, se promener au bord d'une rivière, on marcherait doucement le long d'un chemin agréable. Mais c'est tout. Tôru Tanabe, tout comme d'autres garçons encore inconnus, était pour moi une chose aux contours à peine visibles, bien plus fragile que n'importe quelle herbe poussant sur ce terrain vague. J'ai poussé un soupir et je me suis levée.

Le jour où j'ai rencontré Nishino dans le terrain vague, c'était le lendemain de ma sortie au cinéma avec Tôru, un lundi.

Nishino et moi étions dans la même classe depuis la première année. Il n'avait rien pour attirer l'attention. De taille moyenne, ses résultats aussi étaient moyens. Je ne sais plus exactement s'il faisait partie du club de tennis ou de base-ball.

Une fois seulement, nous nous étions retrouvés dans les bras l'un de l'autre. Quand je dis que nous nous sommes enlacés, ce n'est pas parce que nous étions amoureux ou quelque chose de ce genre, mais pendant qu'on était en train de préparer la fête culturelle de l'école, un escabeau avait failli se renverser sur moi, Nishino l'avait retenu en le recevant sur son dos, et c'est là que nous nous sommes « étreints ». Toute la classe était en effervescence, mais il ne s'est rien passé de plus. L'haleine de Nishino était tiède et ça n'était pas désagréable de se trouver dans ses bras. Un moment très bref.

Nishino était assis en compagnie d'une fille sur la pierre à côté du magnolia, ma pierre. Ce n'était pas

une fille, c'était une femme, une jeune femme aux cheveux courts et au teint pâle.

J'ai poussé un petit cri. Mais ce n'était pas parce que Nishino était assis à la place où j'ai l'habitude de m'asseoir, ni parce qu'il était avec une femme. C'était parce que la femme à côté de lui était tout le portrait de ma mère.

Au son de ma voix, Nishino et la femme ont lentement tourné la tête. Leurs mouvements s'accordaient parfaitement. Leurs gestes faisaient penser à deux figurines qu'un artiste manipule à l'unisson.

« Tiens, Yamagata ! » a dit Nishino. Il n'y avait pour ainsi dire pas trace de surprise dans le ton de sa voix.

« C'est une amie ? » a demandé la jeune femme en s'adressant à Nishino, après m'avoir souri.

— Elle est dans ma classe », a-t-il répondu sans autre fioriture.

C'est vrai, j'étais une fille de sa classe, n'empêche, j'étais vexée. N'y avait-il pas une autre manière de me présenter ? Il en avait du culot ! Non seulement il pénétrait sans permission dans mon terrain vague, mais en plus, il me traitait simplement de « fille de sa classe » !

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » ai-je demandé le plus froidement possible.

— Rien de spécial. » En même temps, Nishino s'est levé. La femme en a fait autant. Comme tout à l'heure, leurs mouvements étaient harmonieux, leurs gestes s'accordaient à la perfection.

« Bon, je m'en vais », a dit la femme doucement, et elle a frôlé du doigt l'épaule de Nishino. Son geste était si léger qu'il était impossible de savoir si sa main

l'avait vraiment effleuré. Mais mes yeux avaient vu les doigts tracer dans l'air une empreinte d'un blanc pur, qui a enveloppé l'épaule de Nishino et a déposé dans mon regard une belle image évanescence.

« Au revoir ! » a dit la femme en se retournant avant de laisser le terrain vague derrière elle.

Nishino et moi sommes restés là sans un geste, à la regarder disparaître.

« Tu habites par ici ? » ai-je demandé à Nishino.

Comme il restait debout au même endroit, j'en ai fait autant. Quelques minutes se sont écoulées ainsi, mais c'était peut-être en fait quelques secondes, je ne me rends pas bien compte.

« Non », a répondu Nishino sans autre explication. Il avait une voix très adulte. Complètement différente de celle de Tôru ou des autres garçons de la classe. Bien sûr, j'avais déjà eu l'occasion de l'entendre en classe, mais je n'arrivais pas à me rappeler comment elle était. En tout cas, c'était la première fois que j'entendais sa voix modulée ainsi.

« Est-ce que... est-ce que tu viens souvent ici ? » Je bredouillais légèrement.

Nishino n'a rien répondu. Mais ce n'était pas exprès. J'avais l'impression que ma voix n'atteignait pas son oreille. Je me suis mise à marcher à grandes enjambées en direction de la pierre à côté du magnolia, là où je m'assieds toujours, la pierre où Nishino et la jeune femme étaient tout à l'heure, et je me suis assise brusquement. Nishino me considérait distraitement. Au bout d'un moment, il m'a demandé : « Toi, tu habites dans le coin ? » Sa voix était différente. Ce n'était plus celle qu'il avait tout à l'heure. C'était la voix normale d'un garçon en deuxième année de collège, une voix en train de

muer, ni d'enfant ni d'homme, une voix qui ne se décide pas encore.

« Tout près d'ici », ai-je répondu. Il s'est assis dans l'herbe. Plusieurs tiges se sont cassées sous lui. C'était l'endroit où j'avais enterré le peigne en buis.

Toutes sortes de sentiments ont afflué en moi. Le peigne aux dents cassées, sous lui, sans lumière. Ce n'était pas de la peur, ce n'était pas de la joie non plus. Ce n'était ni déplaisant, ni triste. Des sensations diverses se mêlaient, je ne savais plus où j'en étais.

Quelques libellules volaient. Je les regardais, leur nombre augmentait. Je continuais à les regarder, cette fois, leur nombre diminuait. Puis, sans que je m'en aperçoive, il y en avait davantage.

« Je m'en vais ! » a dit brusquement Nishino en se levant. Sur son pantalon d'uniforme, plusieurs petites graines restaient collées.

« Au revoir, ai-je dit sans bouger de ma pierre.

— Au revoir. »

Nishino est parti sans secouer son pantalon.

Le lendemain, j'ai vu Nishino en classe, mais ni lui ni moi n'avons ne fût-ce que tenté d'échanger un regard. Bien entendu, nous ne nous sommes pas dit un seul mot. Je n'avais pour ainsi dire jamais parlé avec lui en classe.

Avant de fréquenter Kitabayashi, Tôko était en réalité un peu amoureuse de Nishino. Elle cherchait tout le temps à parler de lui. De son côté, il ne manifestait pas le moindre intérêt pour elle. Chie se moquait toujours d'elle en disant : « Qu'est-ce que tu peux bien lui trouver, à ce garçon ? » Je sentais dans le ton de Chie une pointe d'amertume. Il m'arrivait de penser qu'elle aussi était plus ou moins amoureuse

de Nishino, mais je ne lui en ai jamais rien dit, bien sûr.

En fin de compte, Tôko s'est mise à fréquenter Kitabayashi, et elle a cessé de parler de Nishino.

Ce jour-là, j'ai observé toute la journée les gestes de Nishino. C'est un garçon qui ne dit presque rien. Même quand il se trouve au milieu d'un groupe de garçons, il se contente de laisser tomber des petits mots d'appréciation, du genre mouais, ah ouais, il n'est jamais le premier à ouvrir la bouche, à s'exprimer de lui-même. Quand tous rient, il rit aussi, et si on lui pose une question, il donne une réponse minimale.

Lui qui est si peu loquace, comment expliquer qu'il n'ait pas du tout l'air rébarbatif ? On a l'impression qu'il lui suffit de hocher la tête pour que son interlocuteur croie qu'il a prononcé dix mots. C'est en tout cas de cette façon que je ressentais les choses.

Il flotte autour de lui un climat mystérieux. Aucun autre garçon de la classe ne lui ressemble. J'avais l'impression que si on tentait d'avoir prise sur lui, on s'enfoncerait à l'infini, toujours plus loin, sans jamais pouvoir atteindre le Nishino qui devait exister au-delà de l'air qui l'enveloppait. Pourtant, l'atmosphère qui se dégageait de lui était douce, tiède, infiniment agréable. Une atmosphère qui faisait qu'insensiblement, ce qui se dégageait de sa présence donnait l'illusion de ne faire plus qu'un avec lui. Oui, une aura de cette nature.

J'en étais à ma troisième sortie au cinéma avec Tôru. Visionner un film, dit-il. Je ne déteste pas cette façon de parler.

La première fois que nous sommes sortis ensemble, nous sommes allés boire un jus de fruits

après le cinéma, puis nous sommes passés à la librairie où il m'a appris qu'il achetait tous les mois un magazine spécialisé de modélisme radiocommandé, et je suis rentrée à la maison. La deuxième fois, après le film, nous sommes allés prendre un café et nous sommes passés dans un magasin de maquettes de locomotives où il m'a montré la miniature qu'il avait l'intention de monter dans quelque temps. Tôru était, semble-t-il, un adepte des modèles réduits ferroviaires à l'échelle HO. Tout ça ne me disait pas grand-chose. La troisième rencontre faisait aussi partie du genre *visionner un film*, comme il se plaisait à dire.

« Les filles en général doivent s'ennuyer avec moi, non ? » m'avait-il déclaré la deuxième fois.

Comme je ne m'ennuyais pas le moins du monde, j'ai simplement répondu : « Ah bon ? »

— Si, je t'assure ! » En même temps, il a passé la main sur le sac qu'il a lancé sur son épaule. Il avait toujours un grand sac à dos marron. D'un poids considérable. Une fois, je me suis amusée à le porter, je n'en revenais pas, tellement il était lourd.

Il ne se dégageait pas de lui l'atmosphère qui émane de Nishino. Tôru, c'était plutôt le genre odeur rafraîchissante de melon.

« Les appareils téléguidés, ça doit être cher, non ? ai-je demandé quand nous nous sommes vus la deuxième fois.

— Ouais, plutôt.

— Ils sont sympas, tes parents, de t'en acheter. »

Il a souri, avant de m'expliquer : « Tout ça me vient de mon frère, il ne s'en servait plus. »

Son frère était en maîtrise d'architecture. « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard, toi ? » m'a demandé

Tôru. J'ai réfléchi pendant un moment, mais il ne m'est rien venu à l'esprit. Rien ne me faisait particulièrement envie, aucun métier, aucune occupation.

Me regardant qui restais sans rien dire, Tôru s'est gratté la tête. « C'est parce que je pose tout de suite ce genre de questions que les filles me trouvent ennuyeux. » Il me considérait du haut de sa taille, c'est-à-dire de très haut, car il était grand.

« Non, ce n'est pas ça. C'est seulement que je n'ai aucune idée de ce que je voudrais faire plus tard. »

Tôru a plissé les yeux en disant : « Tu es vachement sympa, toi ! » Puis il a rougi légèrement.

Tôru se trompait. Je n'avais vraiment aucune idée de ce que je voulais faire. Rien de rien. Par contre, s'agissant des choses que je ne voulais pas faire, alors là, il y en avait des masses. Faire du mal aux animaux. Etre jalouse du bonheur de quelqu'un. Me couper les cheveux court. Obéir à un ordre injuste. Mettre une robe de couleur pâle. Et encore tout un tas de choses.

En sortant du troisième film, après être allés prendre un thé, nous ne sommes passés ni chez le libraire, ni chez le marchand de maquettes, nous sommes allés dans un parc. Tôru marchait en sifflotant. Moi, je marchais vite pour m'accorder à son allure. Comme ses jambes étaient plus longues que les miennes et qu'en plus il marchait vite, je n'avais pas le choix.

Arrivé à la fontaine, il a cessé de siffler. A côté de la fontaine, il y a comme un bois. Tôru est passé devant moi et s'est enfoncé au milieu des arbres. J'ai presque couru pour le suivre.

Parvenus à un endroit où les arbres nous dissimulaient plus ou moins, il s'est arrêté soudain et je me

suis presque heurtée à lui dans ma course. Il s'est tourné vers moi et m'a considérée de toute sa hauteur. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

« Est-ce que je peux t'embrasser ? » m'a-t-il demandé.

J'ai répondu oui. Je m'y attendais plus ou moins. N'empêche, je ne savais pas trop quelle attitude prendre. Je me demandais si je voulais qu'on s'embrasse, ou le contraire. Comme je n'ajoutais rien, Tôru s'est penché vers moi et a levé mon menton.

Non ! ai-je crié machinalement.

En même temps, Tôru a lâché mon menton en s'excusant d'une petite voix.

« C'est moi qui te demande pardon », ai-je dit tout en lui offrant mon visage. Les yeux fermés, j'attendais son baiser.

Mais j'avais beau attendre, Tôru ne m'embrassait pas. En douce, j'ai entrouvert les yeux, et je l'ai vu qui regardait du côté de la fontaine.

« Excuse-moi, ai-je dit une nouvelle fois en ouvrant les yeux.

— Non, tu n'as pas à t'excuser », a-t-il répondu en me tapotant l'épaule.

« Je m'y suis mal pris, non ? » a dit Tôru quand nous sommes sortis du bosquet. Puis il a ri d'un air gêné.

« Mais non, je t'assure », ai-je répondu avec sérieux, avant de me mettre à rire avec lui.

« Enfin, si, tout de même, un tout petit peu », ai-je ajouté en riant.

Nous avons rebroussé chemin, côte à côte. Comme il me demandait s'il pouvait me prendre la main, j'ai acquiescé. Il a ralenti un peu, ce qui m'a permis de marcher à une allure normale.

Tôru m'a accompagnée jusqu'à la maison. « Au revoir ! A une autre fois ! » ai-je dit, et il m'a souri.

Tout en le regardant s'éloigner, je me suis demandé si je l'aimais. Oui, il me plaisait. De là à savoir si j'aimerais qu'il m'embrasse, je n'en avais pas la moindre idée.

J'ai fini par me sentir le cœur gros. Je venais de me rappeler ce que je lui avais répondu quand il m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard, je venais surtout d'imaginer la suite de ce que je ne voulais pas.

Je ne voulais pas devenir adulte. Je redoutais par-dessus tout de devenir comme ma mère.

Je suis retournée dans le terrain vague pour la première fois depuis longtemps.

Je n'y avais pas mis les pieds depuis que j'avais aperçu Nishino et la jeune femme.

J'y suis allée le lendemain de mon troisième rendez-vous avec Tôru.

Les mauvaises herbes étaient moins nombreuses. On était au milieu de l'automne. Les feuilles n'avaient pas encore commencé à rougir, mais des glands jonchaient le sol. Les libellules avaient disparu, seul le chant des insectes se faisait entendre dans l'herbe, presque imperceptible.

Au lieu de m'installer comme je le fais toujours sur la pierre à côté du magnolia, j'ai marché plus loin, jusqu'à un endroit recouvert de glands, et je me suis assise sur un tronc d'arbre. J'avais enterré non loin l'objet qui avait la forme d'une grenouille. Cette grenouille appartenait à ma mère qui l'avait déjà avant de se marier. Elle m'avait confié un jour que c'était un garçon qu'elle fréquentait autrefois qui la

lui avait offerte. Elle était en pierre bleue striée et tenait dans la paume.

Quelque temps après le départ de ma mère, mon père s'était débarrassé des objets qui lui appartenaient, mais il arrivait souvent qu'il en resurgisse çà et là, comme par enchantement. La grenouille était dissimulée au fond de l'étagère où étaient rangés les albums de photos. Quand je l'ai découverte, je l'ai posée dans ma main. J'ai senti la fraîcheur de la matière. Je suis allée tout de suite dans le terrain vague où je l'ai enterrée soigneusement.

Assise sur le tronc d'arbre, j'attendais. J'avais vaguement le pressentiment que Nishino allait apparaître. J'étais certaine qu'il était revenu ici plusieurs fois en compagnie de la jeune femme, même après m'y avoir vue. Je savais qu'ils ne se préoccupaient pas le moins du monde que je me trouve ou non dans le terrain vague. Personne ne me l'avait dit, je l'avais compris dès que je les avais vus ensemble.

Au bout d'un moment, Nishino et la femme sont arrivés. Discrètement, ils se sont assis sur la pierre à côté du magnolia. Retenant mon souffle, je les ai observés.

Les yeux dans les yeux, ils avaient l'air de se dire quelque chose. Je n'avais pas l'impression que leur conversation avait un sens particulier. Les mots pour eux étaient inutiles. Un simple soupir leur tenait lieu à tous deux de conversation.

On entendait le chant aigu des insectes. Moi, j'étais devenue une herbe parmi toutes celles qui envahissaient le terrain vague. Une herbe, attentive aux bruits qui emplissaient le terrain vague, l'oreille tendue à tout ce que transmettait le vent léger qui la caressait.

Un mouvement imperceptible a fait que la femme a effleuré le bras de Nishino. Comme la dernière fois, j'ai eu l'impression que ce geste laissait dans l'air une trace d'un blanc pur. Une empreinte dessinée dans l'herbe. Sans bouger, la femme a guidé le bras de Nishino vers son corsage. Ainsi guidée par elle, Nishino a défait un à un les boutons qui fermaient le chemisier. Une combinaison blanche est apparue. Les seins étaient tout ronds, magnifiques. L'opulente poitrine ne s'accordait pas avec le visage mélancolique de la femme.

« S'il te plaît ! » ai-je cru entendre, mais je m'étais peut-être trompée. Nishino a dénudé la poitrine. En même temps, les seins ont envahi l'espace, le flot éblouissant de blancheur s'est répandu autour de la femme.

« J'ai mal ! » Cette fois, j'avais bien entendu.

La femme a pressé de ses doigts le bout d'un sein. Aussitôt, un liquide blanchâtre a jailli. Nishino regardait calmement cette blancheur. La femme a répété son geste à plusieurs reprises. Comme l'eau jaillit de la douche, le bout des seins dessinait dans l'air des lignes blanches qui jaillissaient vers le ciel.

« J'ai mal ! Tête, je t'en prie ! » a dit la femme.

Nishino s'est accroupi doucement et a approché ses lèvres des seins de la femme. Le menton rentré, il a sucé de toutes ses forces le mamelon. Son profil était beau. Bien plus que d'habitude, son visage était enfantin. J'ai pensé que c'était ainsi qu'un bébé suçait le sein de sa mère. La femme gardait les yeux fermés. Son visage était sans expression, elle se contentait de garder les paupières closes.

Au bout d'un moment, Nishino a approché sa bouche de l'autre sein. Quand il a éloigné son visage, il a demandé à la femme : « Ça va mieux maintenant ? »

Elle a fait oui de la tête, elle a remis ses bretelles et reboutonné son corsage.

« Merci ! » a-t-elle dit. Puis elle s'est levée avec lenteur, et elle est partie.

Sans la suivre, Nishino est resté longtemps assis à côté du magnolia. Je n'ai pas quitté ma place non plus. Le soir tombait, la pénombre a envahi le terrain vague. Quand j'ai repris mes esprits, je me suis aperçue que mes joues étaient mouillées de larmes.

Une légère exaltation m'envahissait. D'une tout autre nature que celle que j'avais ressentie quand Nishino s'était assis à l'endroit où j'avais enterré le peigne en buis.

J'avais été témoin sans le vouloir d'une scène pleine de beauté. Lorsque Nishino avait approché son visage des seins de la femme et qu'il avait aspiré le lait avec passion, c'était beau. La femme et lui, l'air qui les entourait, tout était d'une absolue beauté. Malgré moi, je pleurais. Mes larmes devaient être plus bruyantes que le chant des insectes au milieu de l'herbe, aussi violentes que quand mes deux poissons rouges étaient morts. Nishino se tenait debout juste à côté de moi.

« Yamagata ! » m'appelait-il d'une voix qui n'était plus celle d'un adulte, la voix normale d'un collégien en deuxième année.

« Yamagata, tu as l'air de quoi, écoute ! » a dit Nishino. J'ai essayé de m'arrêter de pleurer, mais ça n'a pas été sans mal.

Nishino est resté près de moi sans un mot, jusqu'à ce que mes larmes sèchent.

« Tu sais, c'est ma sœur aînée, a-t-il expliqué. Elle et moi, on a douze ans de différence, et elle vient de perdre son bébé qui avait six mois... » a-t-il continué doucement.

C'était son premier enfant. Après les funérailles, elle était tombée malade, ses nerfs étaient ébranlés. Il lui était impossible de rester seule, elle avait absolument besoin d'une présence en permanence, sinon elle risquait de mourir d'angoisse.

Ni ses nerfs malades, ni son chagrin immense, n'empêchaient son lait de monter. Dès qu'elle pensait à son enfant mort, elle avait une montée de lait. A l'extérieur, son angoisse s'apaisait quelque peu. L'herbe, les arbres, la terre lui apportaient un peu de calme.

« Quand le calme me revient, je voudrais mourir à l'instant même ! Oui, voilà ce que murmure ma sœur », a dit Nishino. De surprise, j'ai levé la tête. Il avait une expression paisible.

« Mais... ai-je dit, mais Nishino a secoué la tête.

— Tu vois, ma sœur dit que tant qu'elle est capable de parler, c'est qu'elle n'a pas encore touché le fond du malheur. »

Quand elle souffre trop, elle est impuissante à trouver les mots. Lorsqu'elle n'en peut plus de douleur à cause de son lait qui ne tarit pas, les pensées qui l'assaillent forment un bloc dur à l'intérieur de son corps, et sa souffrance est indicible. Mais les jours où les mots peuvent sortir de sa bouche comme le lait jaillit de son sein, le noyau de la douleur perd un peu de sa dureté et la souffrance s'en trouve atténuée un bref instant.

« Tu adores ta sœur, ai-je risqué doucement.

— Elle est si malheureuse ! » a répondu Nishino. Ses yeux regardaient au loin.

J'avais envie de lui demander ce qu'il en était du mari de sa sœur, mais finalement je n'ai pas pu. Si l'aura qui baignait Nishino et sa sœur était légèrement différente de celle qui entoure les amants, elle n'avait

en tout cas rien à voir avec l'amour que partagent les membres d'une même famille.

Brusquement, Nishino m'a demandé :

« Dis-moi, est-ce que tu sors avec Tanabe ? »

J'ai répondu, c'est-à-dire, oui. J'avais acquiescé, mais je ne savais pas clairement si on pouvait dire que je « sortais avec lui ».

« Ah bon ? » a dit Nishino, avant d'ajouter : « C'est dommage, parce que moi aussi, j'étais un peu amoureux de toi ! »

Hein ? Nishino a pris mon menton, il a renversé mon visage mille fois plus délicatement que Tôru, et il m'a embrassée.

De sa bouche ouverte, la salive de Nishino a coulé dans ma bouche. J'ai senti comme un goût sucré. Était-ce le goût du lait qu'il avait bu au sein de sa sœur ? Ou bien était-ce sa propre saveur ? Involontairement, j'ai passé mes bras autour de ses reins et j'ai serré très fort.

Notre baiser a duré un long moment. Nishino pensait à quelqu'un qui n'était pas moi, moi aussi, je pensais à quelque chose sans rapport avec Nishino... Notre baiser s'est prolongé indéfiniment.

Tandis que ma bouche s'emplissait de la salive de Nishino, j'évoquais tout ce que j'avais enterré jusqu'à ce jour sous les herbes du terrain vague.

Le baiser de Nishino était plein de charme. Bien plus plaisant que tout ce que j'avais connu jusqu'à ce jour. Il était aussi plein de mélancolie. Bien plus mélancolique que tous les moments de tristesse que j'avais connus jusqu'alors.

Tandis que je l'embrassais, j'ai pensé que plus jamais je ne viendrais enterrer quelque chose dans ce

terrain vague. Je me sentais capable de déclarer à mon père que je ne voulais plus de gâteau d'anniversaire. Un jour, sûrement, j'aurais le courage d'aller voir ma mère. Désormais, je n'aurais plus peur de devenir adulte.

Le baiser de Nishino était un baiser qui acceptait tout de nos quatorze ans, et qui simultanément refusait tout en bloc. Nous avons continué à nous embrasser de toutes nos forces.

« Merci, Nishino », ai-je dit quand notre baiser a pris fin.

Il a ébauché un geste, puis il m'a dit :

« Dis, au lieu de fréquenter Tanabe, tu ne voudrais pas plutôt sortir avec moi ? »

Je n'en revenais pas. J'ai levé les yeux vers lui, il avait l'air gêné et il s'est mis à donner du pied dans les herbes desséchées.

« Mais, Nishino, tu ne m'aimes pas tant que ça ? ai-je dit.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Enfin, voyons... » J'ai observé son visage. Il s'est détourné légèrement.

« Une fille comme toi avec Tanabe, c'est impossible, a-t-il murmuré.

— Tu crois ça ? Alors, avec toi, ça devrait marcher, à ton avis ? » Je lui ai renvoyé la question. « Tu te fais des idées, figure-toi !

— Zut à la fin ! » a lancé Nishino.

Il s'est rassis à côté de moi. Pendant un petit moment, nous sommes restés main dans la main. C'était complètement différent de la manière dont Tôru et moi nous tenions par la main. Quand la main de Tôru s'avancait vers la mienne, il me semblait voir

s'approcher de loin un être vivant qui m'était inconnu. Une chose que je voyais pour la première fois, grande, tiède, et qui me faisait un peu peur. Mais la main de Nishino m'était familière, j'avais l'impression de ne plus savoir où était ma main, où était la sienne, tant que nos doigts restaient mêlés.

« Je vais continuer à fréquenter Tôru, figure-toi !

— Tu es libre de faire ce que tu veux, mais c'est pas marrant, a répondu Nishino.

— Lui et moi, nous sommes différents, tu comprends, c'est pour ça que je sors avec lui, ai-je répété.

— Bon, ça va, j'ai compris », a dit Nishino en riant. J'ai ri moi aussi.

Nous nous sommes levés en même temps. Son pantalon d'uniforme ainsi que ma jupe étaient couverts d'herbes collantes.

L'automne a bientôt pris fin, l'hiver avait pris sa place sans que je m'en aperçoive. Tout d'un coup, le vent soufflait, glacial.

C'était la dixième fois que j'allais au cinéma avec Tôru. La fois précédente, nous étions allés prendre un café, et j'avais réussi mon premier baiser avec Tôru, dans le parc où nous avions pris l'habitude d'aller. Tôru se montrait d'une extrême réserve depuis l'autre fois, et j'étais follement inquiète, me demandant quand il allait enfin s'abandonner. Depuis mon baiser avec Nishino, j'étais devenue de plus en plus amoureuse de Tôru. Dans tous les sens du terme.

Avec Nishino, je continuais à ne pas échanger un mot en classe. Comme j'avais cessé d'aller dans le terrain vague, autant dire que j'avais presque perdu toute occasion de lui parler.

Un jour, je me suis trouvée par hasard avec lui sur le chemin de retour du collège et je lui ai demandé des nouvelles de sa sœur.

« Elle va un tout petit peu mieux », a-t-il répondu. Il était laconique comme en classe. Un minimum de mots.

Le temps passe. J'ai l'intention de me faire couper les cheveux cet hiver, carrément. Ma mère était toujours coiffée avec les cheveux courts. J'ai la même nature de cheveux qu'elle. Souples et fins, ils ont tendance à s'aplatir. Je compte sous peu parler de ma mère à Tôru. J'en profiterai pour lui parler aussi de Colin, le gros poisson rouge, et de mon gâteau d'anniversaire. Je me demande quelle tête il fera en m'écoutant lui raconter tout ça.

Dès le commencement de l'hiver, le terrain vague a été transformé en terrain à bâtir et mis en vente. De temps à autre, il m'arrive de penser à Nishino, dans la lumière hivernale. Nous n'aurons sans doute plus l'occasion de nous revoir après avoir quitté le collège, mais je suis sûre de me souvenir de lui tout au long des étapes de ma vie.

Son pantalon couvert d'herbe. Toutes les choses que j'avais enterrées dans le terrain vague. La pierre à côté du magnolia. Les quatorze bougies. La sensation de résistance qu'éprouvait ma main en creusant la terre humide. Enfin, le goût douceâtre du mystérieux baiser que j'avais échangé avec Nishino.

Notre expérience au milieu des herbes, nos quatorze ans, ce moment ambigu entre l'enfance et l'âge adulte, j'étais certaine que viendrait le jour où ma mémoire en évoquerait le souvenir, paré de couleurs vives.